

Le calme après la tempête : le pouvoir symbolique de l'eau dans l'œuvre de Gabrielle Roy

Marcotte, Sophie

Université Concordia, sophie.marcotte@concordia.ca

Resumen

El novelista Gabrielle Roy (1909-1983) fue, desde el comienzo de su carrera, un agudo observador de la naturaleza. Observamos en todo su trabajo y en algunas partes de su correspondencia, una presencia marcada de los medios acuáticos (estanques, lagos, ríos, humedales, etc.) y marinos (océano, mar, playa, etc.). A parece que el escritor – este es el supuesto de que vamos a desarrollar – para conferir un poder de curación y redención. Este poder simbólico se observa sobre todo en las escenas de tormenta. Vamos a mostrar que el agua, cuya agitación inicial refleja las angustias interiores y el deambular de los personajes, se convierte, después de la tormenta, una fuerza que calma y la redención, y que invita a la introspección y para seguir adelante.

Palabras clave : Gabrielle Roy ; agua ; tormenta ; agitación ; calma ; redención.

Résumé

La romancière Gabrielle Roy (1909-1983) a été, dès le début de sa carrière, une fine observatrice de la nature. On remarque, dans l'ensemble de son œuvre et dans certaines portions de sa correspondance, une présence marquée des milieux aquatiques (étangs, lacs, rivières, marécages, etc.) et des paysages marins (océan, mer, plage, etc.), auxquels l'écrivaine paraît – c'est l'hypothèse que nous chercherons à développer – conférer un pouvoir d'apaisement et de rédemption. Ce pouvoir symbolique s'observe tout particulièrement dans des scènes de tempête. Nous montrerons dans cet article que l'eau, dont l'agitation initiale reflète les tourments et l'errance intérieurs des personnages, devient, au terme de la tempête, une force d'apaisement et de rédemption agissant sur ceux-ci et les invitant, dès lors, par son calme retrouvé et son caractère désormais rassurant et protecteur, à une introspection, puis à une fuite vers l'avant.

Mots-clés : Gabrielle Roy ; eau ; tempête ; agitation ; calme ; rédemption.

Abstract

Novelist Gabrielle Roy (1909-1983) was, from the beginning of her career, a keen observer of nature. We note in all of her work and in some portions of her correspondence, a marked presence of aquatic environments (ponds, lakes, rivers, wetlands, etc.) and seascapes (ocean, sea, beach, etc. .), to which the writer seems – this is the assumption that we will develop – to confer a power of healing and redemption. This symbolic power is especially observed in the storm scene. In this article, we will show that water, whose initial agitation reflects the inner torments and the wandering of characters, becomes, after the storm, a calming and redemption force, and that it invites to introspection and to go forward.

Keywords : Gabrielle Roy ; water ; storm ; agitation ; calm ; redemption.

Gabrielle Roy, née à Saint-Boniface, au Manitoba, dans les Prairies canadiennes, en 1909, et décédée à Québec, en 1983, est surtout connue à travers le monde pour son premier roman, *Bonheur d'occasion*, paru en 1945 à Montréal et réédité en 1947 par les Éditions Flammarion¹. Ce roman, qui lui a valu le prix Fémina en décembre de la même année, a par ailleurs été publié en espagnol, en Amérique du sud, sous le titre *Felicidad ocasional*, en 1948, et traduit en une dizaine d'autres langues. Outre ce livre à succès, pour lequel l'écrivaine a également remporté la mention « Book of the Month » de la *Literary Guild of America* au printemps 1947, Roy a laissé une œuvre composée d'une quinzaine de romans et recueils de nouvelles, de reportages, ainsi que plusieurs dizaines de textes inédits et une abondante correspondance².

On remarque notamment, en parcourant l'ensemble de l'œuvre, que l'écrivaine, qualifiée de « grande voyageuse sensible aux paysages et aux horizons » par Élisabeth Nardout-Lafarge (2010 : 147), se révèle une fine observatrice de la nature, et que l'évocation de l'eau y est récurrente.

En témoignent, entre autres, les passages consacrés aux excursions de pêche et aux promenades en bateau dans ses reportages sur la Côte-Nord, sur Charlevoix et sur la Gaspésie, rédigés pour le compte de périodiques montréalais tels *Le Canada* et *Le Bulletin des agriculteurs* entre 1940 et 1942. On pense à la « mer orageuse », aux « vagues qui se brisent avec fracas contre le môle » (Roy, 2007 : 124) et aux nombreuses tempêtes de « La côte de tous les vents » (sur la Côte Nord), ou encore à l'évocation plus paisible et idyllique de Petite-Rivière-Saint-François, où « l'eau brillait autour [...] [des habitations], depuis les abords du fleuve où la marée avait laissé des plaques humides et où on voyait entre les brisants se dérouler l'horizon mélancolique des cages, des perches servant à pêcher l'anguille [...]. D'autres ruisseaux, plus agiles, trouvaient encore entre les arbres leur chemin bondissant. Ils descendaient dans le dos des maisons. » Ces ruisseaux formaient, précise Gabrielle Roy, « une espèce de chanson lente plutôt qu'agitée » qui « trahissait l'âme même du village. » (2013 : 567)

Les descriptions du canal et des rapides de Lachine, dans l'Ouest de l'île de Montréal, qui ponctuent *Bonheur d'occasion* (Roy : 2009) et *Le temps qui m'a manqué* (Roy : 2013), attestent elles aussi de l'intérêt manifeste de Roy pour les plans d'eau, avec lesquels le destin de ses personnages entretient un lien explicite. Tout près des rapides, où « seuls ici dominaient l'eau, le ciel et de multiples espèces d'oiseaux parmi lesquelles les carouges à épauettes qui, en volant bas, mettaient partout parmi les herbes et la verdure des bords du fleuve l'éclat de lumière jaillissant d'entre leurs ailes ouvertes », la Gabrielle du récit autobiographique venait écouter « ce chant au fond indéchiffrable », en fixant « le tourbillonnement de l'eau où se brisait le courant, à la pointe d'une petite île qui se trouvait à peu près vers le tiers du fleuve en sa largeur » ajoutant que normalement, elle parvenait alors à se « sentir [...] emportée par le chant et par le courant. » (Roy, 2013 : 567)

On peut enfin évoquer les descriptions du *Waterhen district* du nord du Manitoba, qui ponctuent le roman *La Petite Poule d'eau*, paru en 1950 (Roy, 2010), et qui servent de décor au quotidien de la famille de Luzina Tousignant, et le récit « La voix des étangs » de *Rue Deschambault*, publié en 1955 (Roy, 2010b), dans lequel le chant des grenouilles de l'étang voisin de la maison d'enfance de la jeune Christine est présenté comme étant celui de l'appel à la vocation d'écrivain.

Ce bref survol permet ainsi de confirmer, dans l'ensemble de l'œuvre royenne, une présence marquée des milieux aquatiques (étangs, lacs, rivières, marécages, etc.) et des paysages marins (océan, mer, plage, etc.), auxquels l'écrivaine paraît conférer – c'est l'hypothèse que nous posons ici – un pouvoir d'apaisement et de rédemption.

1. La tempête

Ce pouvoir d'apaisement et de rédemption s'observe tout particulièrement dans trois scènes de tempête : l'une se déroulant en Bretagne et décrite dans le menu détail dans la correspondance de l'été 1948 avec Marcel Carbotte (Roy, 2001); la seconde, évoquée dans le récit inédit « Le nihiliste » (Roy, 1948), à laquelle il est fait écho, quatre décennies plus tard, dans l'autobiographie *La Détresse et l'Enchantement* (Roy, 2013 – première édition, 1984); la dernière ayant

¹ *Bonheur d'occasion* inaugure, au Canada français du milieu des années 1940, la veine du roman réaliste, et marque du même coup la fin du siècle du *roman du terroir* vantant les vertus de l'agriculture, de la pratique religieuse et des familles nombreuses pour assurer la survivance de la race canadienne-française. Le roman, dont l'intrigue se déroule à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, raconte la vie misérable d'une famille francophone, les Lacasse, habitant un quartier pauvre de Montréal, et de jeunes gens cherchant à profiter de la guerre pour espérer enfin s'évader du cercle miséreux auquel l'héritage familial les destine d'emblée.

² Pour une liste complète des œuvres de Gabrielle Roy, voir Ricard, 1996.

lieu en Gaspésie, à Port-Daniel, en 1943, où l'écrivaine s'est réfugiée suite au décès de sa mère, scène qui est racontée dans *Le temps qui m'a manqué* (Roy, 2013 – première édition, 1997).

Il sera montré, par l'examen successif de ces extraits, que l'eau, dont l'agitation initiale reflète les tourments et l'errance intérieurs des personnages, devient, au terme de la tempête, une force d'apaisement et de rédemption agissant sur ceux-ci et les invitait, dès lors, par le calme retrouvé et par son caractère désormais rassurant et protecteur, tantôt à l'action, tantôt à l'introspection, et très certainement, à une fuite vers l'avant.

1.1. « Une mer à soi » : la tempête bretonne

En 1948, quelques mois après avoir remporté le prix Fémina pour *Bonheur d'occasion*, Gabrielle Roy passe un mois à Concarneau, sur la côte bretonne, alors que son mari, Marcel Carbotte, poursuit des études de spécialisation médicale à Paris. Au plan biographique, les nombreuses périodes de retraite en bord de mer recensées entre 1946 et 1979 s'expliquent par les problèmes respiratoires chroniques de Roy, que l'air marin contribuait à soulager. Mais on sait que la romancière cherchait aussi à se retirer le plus souvent possible pour écrire, rappelant chaque fois à son époux et aux membres de sa famille que la solitude, souvent associée à une chambre avec vue sur la mer ou le fleuve, était nécessaire à l'élaboration de son œuvre.

Si la solitude est alors *souhaitée*, la tempête l'est visiblement tout autant : « Nous avons souhaité une tempête pour notre visite à la pointe du Raz », écrit Gabrielle Roy dans le récit « L'Île de Sein », rédigé au moment de ce séjour à Concarneau en 1948, déplorant du même souffle le fait que l'île ait été « approchée par un jour si apaisé que la baie des Trépassés elle-même retenait ses lamentations. » (2000 : 69)

Il est possible de lire le récit d'une tempête s'étant déroulée le 8 août de la même année, élaboré par Roy dans une lettre destinée à son mari, dans la même perspective. « Nous avons vécu, samedi, à l'hôtel, quelques heures de drame que nous voudrions pour rien au monde, lorsqu'il se termine bien, n'avoir pas connu », écrit la romancière (2001 : 118). C'est sur cette phrase que commence la missive, dont le contenu ressemble davantage au récit d'un spectacle qu'à une véritable lettre orientée vers son destinataire. En effet, Gabrielle Roy, comme la tenancière, Madame Nader, « toute alarmée » (Roy, 2001 : 118), et les autres occupants de l'hôtel, observe par la grande fenêtre de la salle commune le spectacle de la tempête qui déferle dans la baie. Si la mer est en « furie » et « absolument déchaînée » (Roy, 2001 : 118), si le vent souffle avec une rare intensité, si l'orage est d'une violence prodigieuse, Gabrielle Roy regrette néanmoins de ne pas apprécier la scène à sa juste valeur : « Ma marche m'avait éteinte, je ne subissais pas autant son attrait. » (Roy, 2001 : 118)

C'est que le spectacle « d'un déchaînement inouï » (Roy, 2001 : 118) est celui d'un homme qui se bat pour sa vie sous leurs yeux, lui « qui avait tenté de sauver la voilure de son bâtiment » et qui est maintenant prisonnier du large, et qui paraît de surcroît incapable « de se tenir debout contre la rafale. » (Roy, 2001 : 118) Les mots liés à la fatalité et au tragique de la situation se succèdent alors pour décrire la scène : *disparaître, désespéré, menacé, malheureux*. Plus le spectacle évolue vers la mort à peu près certaine de l'homme, plus les verbes témoignent de la fureur du vent et des flots : *arracher* (à trois reprises), *s'écrouler* (à deux reprises), *emporter, secouer, osciller, lutter, sombrer ...*

Toutefois, ce qui est intéressant symboliquement, outre le déroulement de la tempête elle-même, est son dénouement : alors que les occupants de l'hôtel sortent de cette expérience « épuisés d'attente et de tension nerveuse » (Roy, 2001 : 119), l'homme condamné à une noyade presque certaine pendant près de huit heures, de son côté, émerge « sain, sauf, et apparemment moins ébranlé » (Roy, 2001 : 119) que tous ceux qui en ont observé la destinée, qui n'ont jamais, pour leur part, été menacés par les éléments, si ce n'est que par une « brèche », celle d'une baie vitrée qui a éclaté, par laquelle le vent a gagné « accès à l'intérieur de l'hôtel. » (Roy, 2001 : 119)

Au-delà de la violence et de son côté destructeur, c'est plutôt la « splendeur » et l'impression « d'absolu » qui découlent de la tempête que retient Roy à la fin de son récit (Roy, 2001 : 120), liant à l'événement une tendresse et une exaltation qui la poussent à vouloir retrouver son époux. Pourtant, dès leur correspondance de 1948, il n'était déjà plus question de la hâte d'être de nouveau réunis dans les lettres que la romancière écrivait plutôt, comme je l'ai montré ailleurs dans une étude de cette correspondance, pour garder Marcel à distance lorsqu'elle se consacrait à l'écriture (Marcotte, 2001).

L'eau pourrait donc ici être associée « à un besoin d'intensité dans l'existence et de fuite de la banalité », pour citer Chevalier et Gheerbrant (1982 : 708) ; elle devient, d'une certaine manière, rattachée à une aspiration nouvelle et à une

certaine passion, éphémère cependant, puisqu'il n'y a déjà plus de traces de cette exaltation dans les lettres des jours suivants.

1.2. La nostalgie : la tempête canadienne

Dans « Le nihiliste », un récit inédit écrit à Paris en 1948, Gabrielle Roy met en scène Éloi, un jeune homme canadien-français d'une vingtaine d'années qui se retrouve à Paris après avoir connu une enfance très dévote et avoir complété des études classiques, au cours desquelles est née chez lui une obsession de la religion. Il expérimente alors les tourments d'une existence partagée entre la déchéance et l'émerveillement. En soi, cette intrigue se révèle somme toute assez banal : un jeune homme, qui n'a jamais connu l'aventure, expérimente une liberté soudaine qui entraîne chez lui des questionnements existentiels. Cela dit, un bref passage où il est question d'une tempête imaginée par Éloi alors qu'il se trouve Place de la Concorde, sur laquelle tombe une pluie fine, retient l'attention, parce qu'elle devient, on peut le supposer, une métaphore des tourments intérieurs qui le ramènent à ses origines : « Un soir de brume légère, place de la Concorde, perdu dans la forêt des lampadaires, Éloi imagina une violente tempête canadienne ici déchaînée, des bondissements, des chutes de neige, du vent, des hurlements. C'était ce dont il s'ennuyait le plus, ces ouragans de chez lui qui ravagent. » (Roy, 1948a)

Or, la tempête imaginée ici rappelle un épisode important de l'autobiographie de Gabrielle Roy, où il est question du moment où, au terme d'un séjour de dix-huit mois à Paris et à Londres, elle rentre au Canada tout juste avant le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. En effet, le voyage du retour en bateau est raconté de manière détaillée dans *La Détresse et l'Enchantement*, où la narratrice explique que de « furieuses vagues assaillirent le navire » (Roy, 2013 : 539), vagues dans lesquelles elle aurait voulu se « laisser couler » (Roy, 2013 : 541) et « laisser emporter par elles chagrin, remords, regret » (Roy, 2013 : 541). La tempête, pour l'Éloi du « Nihiliste », est ainsi associée à la quête de sens et à la nostalgie du pays. De même, la Gabrielle de l'autobiographie, par ce retour vers le Canada vécu dans la tempête – une tempête observée depuis un environnement protégé, celui du bateau, tout comme ce fut le cas pour la tempête de Concarneau, aperçue depuis l'hôtel –, puis le calme retrouvé lorsque le paquebot franchit l'estuaire du Saint-Laurent, comprend que ce « cher pays » auquel elle revient est « encore mal aimé »; ce pays, précisera-t-elle plus loin, « je n'allais pas être longue à [l']aimer de toute mon âme dans sa détresse, dans sa solitude. » (Roy, 2013 : 542) Ce pays, ce sera la terre de ses ancêtres, le Québec, où elle écrira et publiera toute son œuvre, tiraillée entre la détresse et l'enchantement, et où elle vivra jusqu'à sa mort.

1.3. Écrire contre vents et marées : la tempête gaspésienne

Le troisième exemple de récit de tempête est celui sur lequel se termine *Le temps qui m'a manqué*, paru à titre posthume en 1997 (Roy, 2013). Dans cette troisième partie (restée inachevée) de son autobiographie, la romancière se remémore le voyage en train qu'elle effectue de Montréal vers le Manitoba en 1943 où elle se rend pour assister aux funérailles de sa mère, qu'elle n'a pas revue depuis son retour d'Europe en 1938; puis, elle y décrit le trajet vers le Québec, après la cérémonie, toujours par le train, racontant qu'elle choisit, une fois Montréal atteinte, de filer vers la Gaspésie afin de séjourner dans le petit village de pêcheurs de Port-Daniel qu'elle avait visité pendant ses tournées de reportages un an plus tôt. Là encore, l'attrait de la tempête se manifeste – c'est un spectacle auquel elle souhaite ardemment assister : « La météo venait d'émettre des signaux d'alarme sur la côte », écrit la narratrice. « Je montai prendre mon ciré », poursuit-elle, « et parvins à sortir sans être remarquée. J'éprouvais une étrange jubilation. » (Roy, 2013 : 610)

La suite du récit peut être mise en parallèle avec celui proposé dans la lettre écrite en Bretagne citée précédemment. En effet, Gabrielle occupe de nouveau la position de spectatrice d'une représentation ou d'un tableau vivant qu'elle observe depuis un espace protégé, à la différence qu'elle est seule, cette fois, et que la proximité avec les éléments qui se déchaînent (puisque'elle se trouve dans une grotte, près de la mer) lui donnent l'impression de participer encore plus activement au déroulement de la scène :

Creusée à même la pierre, je connaissais une sorte de grotte toute proche de l'écume bondissante et des hurlements, mais bien protégée par une avancée du roc qui formait auvent. Je m'y blottis, enroulée dans la

couverture que j'avais apportée. Là, à l'abri des vents, presque au chaud, pendant des heures, sans m'en lasser, je participai à leur clameur, à leur folle douleur, à tout ce que les éléments, l'eau, le tonnerre, les vagues, le vent jettent parfois comme de véhémence protestation à la face du ciel (Roy, 2013 : 610-611).

Ici, la grotte peut sans doute rappeler la présence enveloppante et rassurante de la mère tout juste décédée, puisque la narratrice s'y sent en sécurité. Mais qu'observe-t-elle au juste ? Elle observe sa propre vie, sa propre douleur, sa propre errance à travers les flots et les vents qui grondent. Or, le dénouement du récit, qui correspond au retour de Gabrielle dans la maison des McKenzie, le couple de pêcheurs qui l'hébergent, ramène encore une fois à l'idée de rédemption, d'apaisement et de fuite vers l'avant :

Vers le milieu de la nuit, je rentrais transie, mouillée jusqu'aux os, car il s'était mis à tomber une pluie froide, endolorie de la tête aux pieds, cependant curieusement, mystérieusement délivrée, comme si l'amertume du moins m'avait été enlevée. Mais au fond, je suis toujours en peine de m'expliquer comment je sortis, cette nuit-là, sinon apaisée, du moins consentante à vivre en ce monde (Roy, 2013 : 611).

Qu'est-ce alors que « consentir à vivre en ce monde » ? C'est se trouver soudainement « délivrée » de son passé. C'est écrire et désormais comprendre pourquoi on décide d'entrer en écriture comme on entre en religion, pour reprendre les mots de François Ricard, le biographe de Gabrielle Roy (1996). C'est aussi trouver l'élan nécessaire pour rédiger la version définitive de ce grand roman que sera *Bonheur d'occasion*, alors que la veille, on ne savait pas encore « vers quoi [...] menait un si dur effort », même si on était déjà « possédée par la volonté d'arriver au plus vite là où [on] ne savai[t] pas qu'[on] [...] allai[t]. » (Roy, 2013 : 609) C'est surtout, à ce moment pourtant douloureux qui coïncide avec la perte d'un être cher, amorcer, dans la tempête, une œuvre formée d'une quinzaine de récits qui témoigneront tous, à leur manière, sous des formes variées (romans réalistes, romans autobiographiques, nouvelles), des tourments existentiels et des questionnements spirituels de la jeunesse de l'écrivaine.

2. La tempête comme *topos* romantique

La tempête, et l'eau, de manière générale, dans les textes royens, paraissent finalement s'inscrire dans la logique même qui domine toute l'œuvre, qui oscille constamment entre deux pôles, ceux-là même qui ont orienté son œuvre ultime, son autobiographie : la *détresse* et l'*enchantement*. Si des personnages comme Alexandre Chenevert du roman éponyme (Roy, 2010a) et Monsieur Saint-Hilaire dans *La Route d'Altamont* (Roy, 2011), retrouvent une certaine paix en se recueillant près d'un lac (le lac Vert, pour Alexandre, le lac Winnipeg, pour le vieux Monsieur Saint-Hilaire), pour d'autres, ce sont les épisodes plus animés de tempêtes qui sont vécus comme une sorte de moment de grâce.

L'orage et la tempête, comme le rappellent Chevalier et Gheerbrant, sont des thèmes à forte résonance romantique (1982 : 708). On trouve très certainement écho, chez Gabrielle Roy, grande lectrice, d'ailleurs, de Keats, de Shelley et surtout de Coleridge, de ces soubresauts de la nature comme étant le reflet des tourments de l'âme tels que les ont exploités certains poètes et romanciers du tournant du XIX^e siècle. Cette vision particulière de la nature laisse dès lors croire à une intériorisation, par l'écrivaine, de la notion de sublime : la tempête devient une manifestation ou une force qui constitue pour elle un moment initiatique conduisant à une certaine délivrance, tel qu'illustré dans le passage ci-haut commenté qui raconte l'après-tempête à Port-Daniel.

On pourrait alors associer la manière dont les épisodes d'orages et de tempêtes sont décrits à une sorte de prédisposition esthétique de la romancière pour ces manifestations singulières des forces de la nature. Pourquoi ? D'abord, parce que la tempête est pratiquement toujours évoquée comme ayant été souhaitée; ensuite, parce que lorsqu'elle s'annonce, le fait d'y assister s'impose. Y assister ne signifie toutefois pas, on l'a constaté, que la narratrice ou le personnage ne se mette en danger lui-même; il ou elle observe enfin toujours la scène depuis un endroit protégé : la salle commune de l'hôtel, l'esprit d'Éloi, le paquebot qui ramène Gabrielle de l'Europe vers le Canada, la grotte de Port-Daniel. C'est en ce sens que la tempête n'est jamais une menace, mais plutôt un spectacle ou une représentation qui, justement, attise les passions, au sens romantique du terme.

Ainsi, la détresse – celle du héros qui lutte avec son destin – est certes vécue –, mais elle l'est, d'une certaine manière, par procuration. C'est la représentation de la tempête, vécue comme un moment initiatique, en somme, ce sont les émotions et les passions que celle-ci suscite, et non la tempête elle-même, qui conduit à l'apaisement, au calme, qui mène à la rédemption et, ultimement, qui conduit à l'enchantement.

Conclusion : « Le déluge »

Pour conclure, il se trouve, dans la production restée inédite de Gabrielle Roy, une exception à cette présence récurrente du *topos* romantique de la tempête : le récit « Le déluge », écrit à Paris en septembre 1948. Reprenant le récit biblique de l'Ancien testament, l'écrivaine y raconte que Noé, seul sur son arche et vêtu de sa longue robe blanche, assiste au déluge, c'est-à-dire à la mort des hommes et de toutes les créatures n'ayant pas été choisies pour monter sur l'embarcation. Encore ici, le récit de la tempête comporte une dimension spectaculaire : le personnage, depuis un environnement protégé, assiste à la scène alors qu'il n'est lui-même pas menacé par les éléments.

Cependant, le portrait qui est brossé de Noé est celui d'un homme égoïste et en mari tout sauf attentionné (il répète sans cesse à Debra : « Femme, tais-toi ! » ou « Femme, va-t-en ! »). Aussi, même si on retrouve, dans le récit, certaines des préoccupations philosophico-morales de l'écrivaine (le mal et la souffrance vécus sur l'arche, et surtout, la détresse de ceux qui sont emportés par les flots sous les yeux du patriarche satisfait que Dieu ait décidé de purger l'humanité de sa méchanceté), le calme, après la tempête de 40 jours, ne donne pas lieu à un moment de grâce qui invite à la vie, mais à une scène de pure désolation, qu'observe à la fin le vieil homme fatigué : « Devant lui s'étendait un infect marécage d'où pointaient partout, telles des souches dans un abattis, des corps enlisés, des bras tordus, des yeux glacés, des faces décomposées. » (Roy, 1948b) Or, Noé préfère s'en remettre à la volonté de Dieu et prétendre que cette scène funèbre, au terme de 40 jours de tempête, doit être interprétée comme un don : « Il loua Dieu. Car il venait de concevoir sa bonté. »

De toutes les tempêtes évoquées par Gabrielle Roy, celle du « Déluge » reste ainsi une des seules qui ne soit pas vécue comme un moment menant à une forme véritable de salut. Pourtant, la symbolique habituelle associée à la tempête s'inscrit tout à fait dans la tradition biblique du récit de Noé et veut que celle-ci soit « une manifestation de la colère divine et parfois un châtement. » (Chevalier et Gheerbrant, 1982 : 935)

Chose certaine, il est plus ou moins étonnant que Roy n'ait jamais publié ce récit, puisque celui-ci ne correspond pas tout à fait à sa conception de l'humanité, du moins à celle qui a été la sienne jusqu'au début des années 1970, moment où elle revient à la pratique religieuse (ce dont on trouve trace dans ses derniers livres). Le récit correspond plutôt, d'ailleurs, à l'antithèse de la signification associée ailleurs à la tempête dans l'œuvre de la romancière : la tempête est certes nécessaire, mais elle n'a pas été souhaitée, elle n'attise pas les passions et elle n'est certainement pas représentée (tout comme les personnages qui la vivent) comme un élément positif qui entraîne le renouveau et le changement.

Références bibliographiques

- CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain (1982). *Dictionnaire des symboles*. Paris : Robert Laffont / Jupiter. Collection « Bouquins ».
- MARCOTTE, Sophie (2001). « Correspondance et journal personnel chez Gabrielle Roy ». *Quebec Studies* 34 : 76-96.
- NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth (2010). « La voix du fleuve » dans Isabelle Daunais, Sophie Marcotte et François Ricard (dir.), *Gabrielle Roy et l'art du roman*. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Cahiers Gabrielle Roy ».
- RICARD, François (1996). *Gabrielle Roy, une vie*. Montréal : Édition du Boréal.
- ROY, Gabrielle (1948a). « Le nihiliste » (récit inédit). Ottawa : Bibliothèque et Archives Canada.
- ROY, Gabrielle (1948b). « Le déluge » (récit inédit). Ottawa : Bibliothèque et Archives Canada.
- ROY, Gabrielle (1948c). *Felicidad Ocasional*. Argentine : Bell.
- ROY, Gabrielle (2000). « L'Île de Sein » dans *Le pays de Bonheur d'occasion et autres écrits autobiographiques épars et inédits*. Édition préparée par François Ricard, Jane Everett et Sophie Marcotte. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Cahiers Gabrielle Roy ».

- ROY, Gabrielle (2001). *Mon cher grand fou ... Lettres à Marcel Carbotte 1947-1979*. Édition préparée par Sophie Marcotte. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Cahiers Gabrielle Roy ».
- ROY, Gabrielle (2007). *Heureux les nomades et autres reportages 1940-1945*. Édition préparée par François Ricard et Antoine Boisclair, avec la collaboration de Jane Everett et Sophie Marcotte. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Cahiers Gabrielle Roy ».
- ROY, Gabrielle (2009). *Bonheur d'occasion*. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Édition du centenaire ».
- ROY, Gabrielle (2009). *La Petite Poule d'Eau*. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Édition du centenaire ».
- ROY, Gabrielle (2010a). *Alexandre Chenevert*. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Édition du centenaire ».
- ROY, Gabrielle (2010b). *Rue Deschambault*. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Édition du centenaire ».
- ROY, Gabrielle (2011). *La Route d'Altamont*. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Édition du centenaire ».
- ROY, Gabrielle (2013). *La Détresse et l'Enchantement* suivi de *Le Temps qui m'a manqué*. Montréal : Éditions du Boréal. Collection « Édition du centenaire ».